

Désirée Szucsany : envoûter par le chant

Madeleine Ouellette-Michalska

Numéro 24, hiver 1981–1982

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40208ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ouellette-Michalska, M. (1981). Compte rendu de [Désirée Szucsany : envoûter par le chant]. *Lettres québécoises*, (24), 48–48.

Désirée Szucsany : envoûter par le chant

Réussir des nouvelles dans une tradition littéraire qui les dédaigne ou les néglige reste une entreprise hasardeuse. C'est pourtant le défi que vient de relever avec audace et maîtrise Désirée Szucsany dans *La passe* récemment publiée aux éditions Quinze.

La page couverture annonce « récits » sachant qu'il faut ruser pour imposer des textes narratifs qui offrent la densité dramatique et la profondeur du roman sans en avoir la longueur. Et cependant, la voix de Désirée Szucsany envoûte dès les premières lignes. On ne sait trop ce qui se produit, mais à peine a-t-on commencé la lecture de la première nouvelle, « Monsieur Simpson », que nous voilà saisis, enrobés par un imaginaire mobile et provocant qui nous garde sous son emprise.

On avance et puis on se rend compte que l'interpellation de la fille blessée à l'homme qui l'a séduite est réversible. Dans cet univers de violence où s'instaure un rapport de force dans lequel l'amour prend la forme d'un combat, se déroule une complainte acide et douce qui émeut et ensorcelle. L'ensorcellement de la charmeuse de serpent qui tue l'homme aimé dans « Mourir à Goa », dernière nouvelle du livre refermant la boucle sur l'enjeu avoué. L'échec à l'amour est l'échec à la mort. S'aimer, c'est repousser les limites de la vie jusqu'à l'affrontement final qui fera au moins une victime.

« Déjà, tu regardes ce que je vais faire de la mort que je porte en moi », dit Aji au marin, descendu dans le port, qui la regarde déchiffrer les présages dans le sable et interpréter les augures du naja. Et ensuite : « Je te dis de me prendre, ma mort peut frapper, elle s'enroule, s'empare de mon corps et pourtant, elle ne m'exécute pas encore. Je l'envoûte par le chant secret qui m'anime. »

Envoûter par le chant, voilà la démarche même de *La passe*. Un chant qui lance dans l'air des paroles qui font

retour sur elles-mêmes après ces rencontres du corps auxquelles les visages demeurent étrangers. Les rendez-vous manqués dévoilent progressivement le principal personnage du livre, l'enfant blessé, parfois pervers, qui se terre en chacun de nous. Car *La passe* vise, à travers ses jeux de mots et renversements de situation, à faire assumer un constat : mesurer la distance qui sépare le rêve et l'enfance, l'amour et l'illusion, la vengeance et la mort.

Et dans ce balayage et cette prolifération de sens où se prépare et se mûrit l'art de la chute coïncidant avec la vengeance — « morsure, économie de gestes » —, on utilise l'ironie et l'invocation pour imposer l'insolite, l'inattendu, un monde étrange qui ne perd jamais, sauf peut-être dans « L'hiver rebelle », son pouvoir d'évocation.

Dans chacun de ces six récits, on éprouve un éblouissement perpétuel devant la capacité de transformer des gestes et des paroles banales en événements dont la répercussion intérieure se poursuit après la lecture comme un enchantement et une plainte. Avec, en contrepoint, cette fermeté de l'écriture et cette vibration du phrasé dans la variation des thèmes, des lieux et décors constituant *La passe*, un beau livre qu'on souhaiterait avoir écrit.

Madeleine Ouellette-Michalska

